

chaque extrémité du village, il y en a une : ce n'est qu'autour de Libreville, dans un pays presque pacifié, que j'ai vu des villages ouverts.

Vous arrivez au village, l'*abène* est devant vous. Entrez. Les parois sont faites généralement en tiges de ce que l'on nomme improprement ici bambou ; ce sont des stipes de *raphia* fendus par le milieu et liés les uns aux autres par de fortes lianes. Souvent, du côté du dehors, de gros ronds de bois sont placés côte à côte pour fournir une défense plus sérieuse en cas d'attaque.

Une seule porte donne accès dans l'*abène* ; de chaque côté, une petite meurtrière, ce qu'il faut pour allonger un canon de fusil ; le long des murs, à droite et à gauche, des bancs ; au fond, souvent un lit. Au milieu, du feu et parfois une ébauche de table. C'est tout.

Dans l'*abène*, on veille continuellement. A quelque heure du jour ou de la nuit que vous arriviez, toujours vous trouverez des hommes, et souvent le fusil entre les jambes, armé, prêt à faire feu.

Toujours aussi, vous y trouverez un foyer soigneusement entretenu, car l'*abène*, c'est non seulement le corps de garde, mais c'est aussi la maison de ville, la mairie, le lieu où l'on va dire ou apprendre les nouvelles. C'est là qu'on discute palabres et mariages, qu'on décide la paix ou la guerre, qu'on dort pendant la journée, qu'on forge, qu'on menuise et enfin qu'on mange. Vers dix heures et vers quatre heures vous voyez venir les femmes apportant qui dans une assiette, qui dans une feuille de banane, le repas destiné à leurs seigneurs et maîtres ; ceux-ci rougiraient de manger chez eux et avec leurs épouses.

Les femmes sont exclues de l'*abène*, elle ne peuvent qu'y passer et encore bien souvent leur ménage-t-on un petit chemin à côté. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est d'écouter aux portes les jours de grand palabre. Et encore !

Franchissons l'*abène* : nous sommes dans la cour du vil-